

In Memoriam Dr Lyall Watson

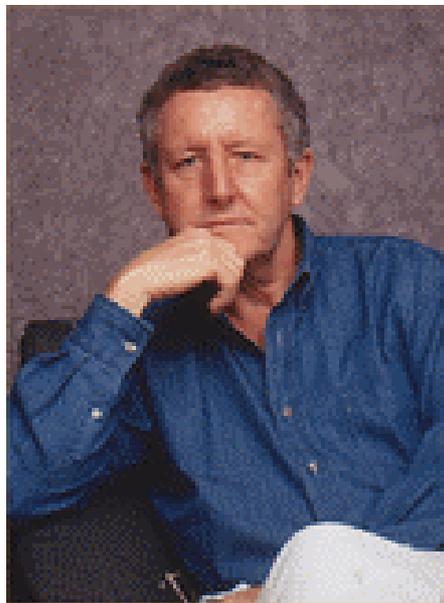
par Chris Gould

Chris Gould s'attarde sur les contributions de feu Lyall Watson à la popularité croissante du sumo au niveau mondial et publie – pour la toute première fois – les dernières réflexions connues du biologiste sur l'état dans lequel se trouve le sumo aujourd'hui.

Pour les milliers de Britanniques qui, comme moi, sont entrés en contact avec le sumo au travers des retransmissions de Channel Four à la fin des années 1980, le controversé biologiste Lyall Watson était sans doute possible la « voix du sumo ». Pendant quinze semaines par an, ses intonations douces et mélodieuses semblaient glisser dans les ondes, éclairant les téléspectateurs sur les enjeux internes d'un Aki basho. Son riche vocabulaire, bien au-delà de celui du téléspectateur moyen, capturait à la perfection l'essence, la subtilité et les mystères de la curieuse tradition japonaise qu'il tentait de décrire. Il est difficile de trouver qui d'autre aurait pu arriver à un meilleur équilibre entre un respect strict pour les traditions et les exigences du sensationnalisme de la télévision de masse. Sur Channel Four, le sumo devait apparaître oriental et lointain, et sympa en même temps. Le Docteur Watson parvenait à projeter ces deux images.

Son histoire d'amour avec le sumo commença à la fin des années 1970. C'est il y a trois ans que j'ai pour ma part décidé, après avoir bien pris ma respiration, d'écrire sur mon héros d'enfance et d'en savoir plus sur notre passion partagée du sumo. Une correspondance manuscrite était un passage obligé avec le docteur Watson, qui confessait sur son site

web (tenu par une autre personne) ne jamais se servir des ordinateurs, qui entravaient les perceptions de la vraie vie. Les semaines s'écoulèrent sans réponse à l'horizon. Puis, en une belle journée d'été alors que j'étais en vacances dans le sud de la France, je reçus un coup de fil de chez moi. La lettre du Dr Watson venait d'arriver.



Dans une écriture évidemment nette, le Dr Watson commençait sa lettre en expliquant comment il en était venu à s'intéresser au sumo. Son explication était tout sauf directe, et démontrait qu'il n'avait pas le moins du monde perdu de ses charmes linguistiques dans les quatorze années qui séparaient cette date de ses dernières apparitions dans un programme de sumo. « J'ai été attiré vers le sumo par la dignité qui en émanait, à n'en pas douter », commençait-il. « Mais ce n'est pas tout. Je suis allé au Japon pour étudier le cérémonial du thé – le rituel le plus élaboré qui existe au monde – mais ai rapidement

rencontré des obstacles ».

« Tout d'abord, je n'ai pu trouver un maître de thé avant que je ne me sois engagé pour dix ans au moins. Tout prend dix années au Japon. Mais finalement, j'ai rencontré un jeune maître qui voulut bien me prendre avec lui pendant un an, tout en posant lui aussi ses conditions. Vous serez surpris de lire que la plus importante d'entre elles était que je passe la moitié de cette précieuse année à étudier le thé, et l'autre moitié sur un art martial ».

« Après un tour d'horizon de ces derniers, je sélectionnai finalement le kendo – et compris qu'il avait raison. Plus j'apprenais à concentrer mon énergie sur le kendo, meilleure était mon attention sur le thé ».

C'est l'expérience dans les arts martiaux qui fit plus apprécier le sumo au Dr Watson quand il connut son premier contact avec ce sport. « J'appris que tous les arts martiaux dépendaient de la connaissance et de la pratique du bushido (la Voie du Guerrier). Tous les arts martiaux suivent une discipline identique... et c'était là sans doute le secret du sumo également ». Et c'est là qu'intervenait ma tirade préférée de Watson. « Mais le problème suivant fut de convaincre les producteurs des télévisions occidentales qu'il y avait plus dans le sumo que des hommes qui tombaient à terre. Cela me prit cinq ans ».

En tant qu'homme impliqué dans la transmission de la bonne parole du sumo à travers le monde, et contraint de placer un accent

difficile car beaucoup plus étendu sur le Japon en général, cette phrase est une source d'inspiration majeure. Le but central de tout fan de sumo qui tente de convertir des hésitants devrait être que le sumo est bien plus que « des hommes qui tombent à terre ».

La tâche de Watson de persuader les producteurs fut rendue éminemment plus aisée par l'apparition d'une nouvelle chaîne de télévision sur les ondes britanniques en 1982 : Channel Four. Sous la direction de l'audacieux homme d'affaires Michael Grade, dont le père avait en son temps présidé la BBC, Channel Four décida d'attaquer les programmes conventionnels de la télévision britannique et de diffuser des sports venus d'autres contrées. Pour les concepteurs des programmes de Channel Four, dotés d'une grande ouverture d'esprit, la vision de l'excentrique Lyall Watson et de l'équipe de SumoWorld Magazine faisant la promotion d'obèses quasiment nus était rien moins qu'alléchante. La peu connue société Cheerleader Productions prit en charge la réalisation des programmes, la première diffusion sur les antennes britanniques pouvant être vue début 1988. Plusieurs centaines de milliers de personnes regardèrent le premier des quinze épisodes qui couvraient le déroulement de l'Aki basho de Tokyo en 1987. A compter de cet instant historique, la connaissance du sumo en Grande-Bretagne s'accrut de manière exponentielle. Aujourd'hui encore, il est difficile de trouver un anglais qui ne se souvienne pas avoir vu au moins l'une des 64 retransmissions qui furent proposées au total.

Le sumo sur Channel Four demeura durant quatre années, entre 1988 et 1992. Au cours de cette période, la popularité du sumo atteint de tels sommets que la NSK décida d'organiser son premier jungyo sur un sol étranger à Londres. Pour Watson, le jungyo

d'octobre 1991 fut clairement la plus belle récompense de son engagement dans la promotion du sumo, et les retransmissions qui précédèrent la tenue de l'évènement firent ses intonations calmes et directes être remplacées par un contentement presque enfantin : « Enfin, les gros sont là ! ».

Après le succès du jungyo de Londres, qui se tint au Royal Albert Hall, Channel Four choisit de retransmettre le Hatsu Basho pour la première fois en 1992. Toutefois, avec la chute des audiences du sumo, les programmeurs choisirent de réduire le nombre de diffusions de 15 à 6, et de s'attarder dans des volumes disproportionnés sur les lutteurs anglophones : Akebono, Konishiki et Musashimaru. A partir de ce moment, dans une tentative désespérée de remonter les audiences, le sumo allait être décrit comme un spectacle de foire et rien d'autre, où des poids-plume comme Mainoumi rencontraient et battaient à l'occasion des amas de chair monstrueux tels que Konishiki. Le programme marqua le creux des programmes de Channel Four et Lyall Watson, sentant que le format choisi réduisait à néant l'image du sumo qu'il avait patiemment construite, voulut assez logiquement quitter le navire. Il fut remplacé dans son rôle de commentateur par l'acteur shakespearien Brian Blessed, qui n'avait jamais étudié le sumo au Japon. La série capota, le sumo fut écarté des grilles de programmation de Channel Four et l'on ne revit plus jamais Lyall Watson commenter.

Ayant disparu de la scène au moment où le sport subissait l'une de ses évolutions les plus importantes, Watson laissa derrière lui un aréopage d'admirateurs qui se demandaient quelle pouvaient bien être sa vision du sumo moderne. Ma lettre de 2005 visait à les lui soutirer, lui posant des questions sur

l'ascension des Hanada, sur Asashoryu et l'avenir du sumo. Voici ce que me répondait le Dr Watson.

« Les frères Hanada arrivaient tout juste au sommet quand nous avons réalisé les programmes pour Channel Four. Ce que je voyais et entendait à leur sujet rendait très clair qu'ils avaient été entraînés avec une grande rigueur pour devenir les 'Sauveurs du Sumo'. Et Taka était toujours celui des deux qui assumait le rôle du Prince Charmant. Il jouait bien son rôle, sur et en dehors du dohyo, mais il était trop beau pour durer. Waka, à mon avis, était le meilleur combattant dès le départ. Il ne parlait jamais beaucoup, mais il était le combattant le plus traditionnel. Il aurait pu être un très grand s'il avait eu un gabarit plus conséquent.

Je n'ai jamais vu Asashoryu combattre en chair et en os, mais j'ai eu vent de sa disqualification pour tirage de cheveux, qui était une punition adaptée. Personne ne veut voir le sumo se transformer en lutte de type occidental !

L'avenir du sumo, lui, dépend entièrement d'un retour aux sources du sumo classique. Ce dont il a besoin est d'un nouvel Age d'Or, avec des entraîneurs et des lutteurs qui reviennent aux principes de base et des rikishi qui se dédient entièrement à leur art. Nous l'avons eu par le passé... »

De fait, en ce qui concerne le sumo comme pour les sujets ayant trait à la biologie, le Dr Lyall Watson avança des opinions qui visaient délibérément à provoquer des débats houleux. Ce sera à la prochaine génération de fans de sumo de parvenir à ses propres conclusions sur la justesse ou non de ces vues.

Avant de me rendre à nouveau au Japon en janvier 2007, je contactais à nouveau le Dr Watson par l'entremise de ses agents

londoniens pour solliciter la permission de pouvoir me servir de sa lettre dans mes articles de sumo. A ma grande surprise, je reçu une réponse envoyée par email de la part de l'homme qui revendiquait sa détestation des ordinateurs. Sa réponse était très brève, mais emplie de la tendresse toute paternelle d'un homme qui souhaitait à un fan de sumo plus jeune la meilleure des routes sur un chemin qu'il avait lui-même arpenté trente années auparavant.

« Je peux imaginer votre excitation d'aller voir, et entendre, et sentir le sumo encore une fois – et de rencontrer les rikishi en chair et en os », commençait-il avec enthousiasme, avant d'ajouter « Je vous envie ». Un peu après arrivait le passage émouvant. « Et surtout ne vous gênez pas pour publier tout ce que j'ai pu dire sur le sumo. Je suis sûr que vous rendrez hommage à mes propos... ». Les derniers mots qu'il m'écrivait me prouvaient qu'il n'avait jamais eu l'intention de revenir dans le milieu du sumo. Il avait clos ce chapitre de sa vie il y a bien longtemps.

A la lumière de ces derniers mots qu'il m'adressa, et suite à son

brutal décès le 27 juin dernier, il paraît opportun de conclure en soulignant exactement pourquoi le sumo est bien plus que « des hommes qui tombent à terre ». Comme le Dr Watson l'avait véritablement compris, le sumo, ce sont les novices de jonokuchi qui se lèvent à cinq heures du matin et combattent devant des sièges vides. Ce sont les jeunes jonidan qui assimilent la progression en quatrième division comme la plus imposante des barrières qui soit. Ce sont les vétérans de sandanme qui font le maximum pour prolonger leurs carrières plus qu'il n'est parfois raisonnable pour leur santé, changeant parfois leur shikona dans l'espoir vain de relancer leur bonne étoile. Ce sont les tsukebito de troisième division, déterminés sur leur rêve d'atteindre les rangs salariés en dépit du fait qu'ils sont corvéables à merci de la part de leurs maîtres des divisions reines.

Le sumo, ce sont les jeunes étrangers qui cherchent fortune sur une terre inconnue. Ce sont les jeunes espoirs japonais que portent une armée de fans patriotes qui attend qu'ils redonnent son honneur au sport national. Ce sont les vétérans des

rangs sekitori qui s'accrochent à leurs rangs avec toutes les astuces que leur confèrent leur expérience, certains cherchant à conserver leurs salaires durement acquis et leurs primes, d'autres cherchant à reprendre ces trésors. C'est Takamisakari et ses tentatives d'attirer au travers des publicités de nouvelles générations de fans de sumo tout en délectant les fans actuels avec ses mimiques loufoques. Bien entendu, et dans une proportion qui est loin d'être négligeable, le sumo, ce sont aussi les superstars, les Asashoryu et les Hakuho qui ramassent toutes les grandes récompenses et laissent les foules ébahies de leurs exploits retentissants. Mais, en sus des performances des espoirs non salariés, c'est tout autant les entraîneurs et oyakata à qui manque le dohyo mais qui continuent à ressentir l'ultime motivation d'entraîner de jeunes recrues qui peuvent s'inspirer de leurs propres faits de gloire.

J'espère que, s'il était encore en vie, le Dr Watson trouverait que ma conclusion lui rend hommage. Après tout, il fut, et restera, la Voix du Sumo sur Channel Four.